

La séance analytique

Je tombe sur cet article de Jacques Alain Miller datant de 2000. Il mérite quelques critiques dont je me suis fendu dans la suite. Bonne lecture. Richard Abibon.

« LA SÉANCE ANALYTIQUE » 5 AVRIL

2020 NOUVELLE SERIE, L'HEBDO-BLOG 198 PAR JACQUES-ALAIN MILLER



1. La séance de l'extérieur

La séance analytique se présente comme un rendez-vous, et vous me permettrez de m'amuser à considérer la séance analytique de l'extérieur [1]. Deux corps occupent le même espace durant un laps de temps, ils voisent dans l'espace durant une certaine durée. On pourrait dire que lorsque l'un fait défaut au rendez-vous, il n'y a pas séance analytique, mais ce n'est que par approximation. Lorsque c'est l'analysant qui fait défaut, il y a séance analytique, puisqu'il la paye. Ce rendez-vous concerne deux mobiles dans la mesure où l'analyste, lui aussi, peut se déplacer, aller et venir, n'être pas là. Lui aussi est tenu par le rendez-vous. Seulement les deux mobiles ne sont pas animés d'un mouvement réciproque. Une dissymétrie semble être nécessaire dans ce rendez-vous puisque c'est toujours l'un qui se rend auprès de l'autre, et cet autre, l'analyste, prend par là figure de moteur immobile, c'est-à-dire qu'il anime l'autre à se mouvoir et à venir.

L'impératif « Viens »

Un impératif est à l'œuvre, préalable à tout autre, c'est « Viens ». Lorsqu'on ne vient pas, lorsqu'on s'excuse de ne pas être venu, le blabla de l'analyste se réduit toujours à : « Viens », « Quand est-ce que tu viens ? » C'en est la clé. Cet impératif « Viens » est préalable à : « Parle », « Dis-moi tout », « Dis-moi tout ce qui te passe par la tête », « Dis-moi ce que tu veux », « Dis-moi la vérité et le reste ». Tous ces impératifs n'ont de sens que sur le fond d'une réponse à l'impératif « Viens », « Viens auprès de moi ». Si l'on voulait faire la généalogie de ce que l'on appelle la position analytique, il faudrait la chercher du côté de l'arbre ou de la pierre, du lieu sacré qui motive une cérémonie qui doit se dérouler là, pas ailleurs, auprès de l'arbre, auprès de la pierre, dans ce périmètre. Il arrive sans doute que l'analyste se déplace auprès de l'analysant – l'analysant est malade, il souffre dans son corps, il est aux mains des médecins, il ne peut pas se déplacer. Il peut arriver que l'analyste démontre que lui aussi est un mobile et qu'il se rende auprès de l'autre. Ce déplacement est exceptionnel et évidemment chargé d'une signification de compassion dont il faut mesurer l'incidence dans la cure. La compassion, comme on sait, peut virer à la persécution. Dans la règle, l'analyste s'immobilise au même lieu de la séance analytique. C'est dans cette veine que l'on a inventé un certain nombre de prohibitions, que le standard – ce que l'on a appelé ainsi

dans la psychanalyse – fait peser sur les déplacements de l'analyste. On n'a pas pu formuler la prohibition : « L'analysant ne devra jamais te voir hors de ton cabinet ». Ce serait un obstacle à la poursuite de la cure que de croiser l'analyste hors de son lieu, de vérifier qu'il est un mobile qui a ses intérêts, qui s'anime hors du lieu où il fait l'arbre et la pierre. C'est dans cette veine que l'on a pu développer pour l'analyste un idéal d'immobilité qui s'est étendu à sa personne, aux traits de son visage même, comme s'il s'agissait de façon essentielle de soustraire l'analyste au mouvement. On en a fait, dans cette même veine, un être impassible. C'est le modèle végétal de l'analyste, et cela peut même aller jusqu'à sa minéralisation, dont le progrès est parfois sensible dans sa personne.

Le phénomène lacanien

La séance analytique est susceptible d'une description physique. Que dirait-on ? Que l'analyste a une puissance d'attraction, qu'il fait graviter des corps vers lui. Il n'y a qu'un pas jusqu'à dire que l'analyste est une attraction. C'est ce qui avait, je suppose, conduit Lacan à accepter de se produire sous le titre du « Phénomène lacanien » [2]. [...] Si l'on fait de la séance analytique une description toute extérieure, on constate que le cours de la vie de quelqu'un est rompu périodiquement par ce déplacement auprès de. Ce déplacement implique par lui-même le renoncement à d'autres activités, induit une gêne dans la vie courante et, par là même, attribue une valeur à cette rencontre. [...]

2. La séance de l'intérieur

Un dédoublement temporel

Essayons maintenant une description plus intérieure de la séance. Les deux qui sont là en présence ne répondent pas au même temps. La séance est le siège d'un dédoublement temporel. L'analysant est livré à un temps subjectif, à un temps tout affectif, qui est son temps singulier, tandis que l'analyste – cela va de soi dans cette définition – est hors de ce temps-là. L'analyste reste dans le temps objectif, dans le temps commun. C'est ce que lui prescrit le standard qui comporte que l'analyste soit celui qui dit, lorsque les 55 minutes, les 50, les 45, les 35, sont passées : « Le temps est passé », « Votre temps est échu ». Il n'est pas captif du temps subjectif de l'analysant. Il est, en quelque sorte, la voix de la montre. L'analyste ne vit pas du temps de l'analysant. Lui est coordonné au temps commun, auquel l'analysant est soustrait durant le laps de la séance. [...] Il va de soi que nous ne pouvons pas nous satisfaire de cette différence sommaire entre le subjectif et l'objectif, mais que nous en faisons néanmoins usage pour introduire, à peu de frais, la notion que le temps n'est pas chose simple et qu'il est susceptible de se dédoubler. Mais là, nous l'apprenons d'une description élémentaire, si nous ne l'avons pas déjà appris des impasses et des paradoxes de la philosophie concernant le temps. Considérons maintenant de plus près ce dont il s'agit dans ce que nous avons appelé sommairement le temps subjectif de l'analysant. La séance analytique est organisée pour découper, dans le continuum temporel, une durée tout à

fait spéciale ménagée à l'analysant. C'est une durée spéciale en ce que rien ne se passe, c'est un laps sans événement extérieur.

Il se produit toujours des événements extérieurs : une sirène se fait entendre, le téléphone sonne, mais ces événements extérieurs sont en quelque sorte mis entre parenthèses. Le temps de la séance, du côté de l'analysant, est un temps où rien ne doit se passer. [...]

Texte établi par Catherine Bonningue et Bernard Cremniter

[1] Extraits du cours de J.-A. Miller, « L'orientation lacanienne. Les us du laps », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 15 mars 2000, publié sous le titre « La séance analytique » dans *La Cause freudienne*, n°46, octobre 2000, p. 7-15. Publiés avec l'aimable autorisation de l'auteur.

[2] Lacan J., « Le phénomène lacanien », texte établi par J.-A. Miller, *Les Cahiers cliniques de Nice*, n°1, juin 1998, p. 9-25.

-
- "Lorsque c'est l'analysant qui fait défaut, il y a séance analytique, puisqu'il la paye."
-

JAM parle de cela comme un fait incontournable de la réalité. Mais non ce n'est qu'un effet d'une doxa, c'est-à-dire d'une idéologie. Le problème est qu'il y croit tellement qu'il ne vient même pas à l'idée de le mettre question.

Ça l'amène à faire une réalité de cette fiction : la séance a eu lieu, puisque l'analysant a payé. Quand on transforme une fiction en réalité, ça s'appelle ?

- "Une dissymétrie semble être nécessaire dans ce rendez-vous puisque c'est toujours l'un qui se rend auprès de l'autre, et cet autre, l'analyste, prend par là figure de moteur immobile, c'est-à-dire qu'il anime l'autre à se mouvoir et à venir."

-
- j'adore la référence à Platon; ça fait sérieux ! mais justement, lorsque ce moteur agit par chantage "vous venez sinon vous payez quand même", qu'en est-il du véritable désir du pauvre analysant?
-

- Un impératif est à l'œuvre, préalable à tout autre, c'est « Viens ». Lorsqu'on ne vient pas, lorsqu'on s'excuse de ne pas être venu, le blabla de l'analyste se réduit toujours à : « Viens », « Quand est-ce que tu viens ? » C'en est la clé.

En effet, s'il s'en tient là, l'analyste ne reste à du blabla. Le mot est lâché : impératif, là où il devrait être question de désir.

Tous ces impératifs n'ont de sens que sur le fond d'une réponse à l'impératif « Viens », « Viens auprès de moi ».

C'est vraiment devenu le maître mot. Dans mon avant dernière vidéo (<https://www.youtube.com/watch?v=pH9WAjBa37s>), je montre dans un exemple comment ce soi-disant impératif peut amener un analysant à mentir pour tenter d'y échapper. Cet impératif, tant qu'il en est ainsi, obère donc sur le « dites tout ce qui vous passe par la tête ». Son côté catégorique ne peut qu'inciter à la dissimulation y compris inconsciente.

Ce déplacement est exceptionnel et évidemment chargé d'une signification de compassion dont il faut mesurer l'incidence dans la cure. La compassion, comme on sait, peut virer à la persécution.

Tiens, c'est bizarre, moi je ne le sais pas. De toute ma carrière je n'ai jamais vu l'expression de ma compassion prise par de la persécution par quiconque, bien au contraire : ça pouvait être entendu comme un refuge contre la persécution des autres.

C'est dans cette veine que l'on a pu développer pour l'analyste un idéal d'immobilité qui s'est étendu à sa personne, aux traits de son visage même, comme s'il s'agissait de façon essentielle de soustraire l'analyste au mouvement. On en a fait, dans cette même veine, un être impassible. C'est le modèle végétal de l'analyste, et cela peut même aller jusqu'à sa minéralisation, dont le progrès est parfois sensible dans sa personne.

Ça c'est vrai ! et ça vient d'une source bien précise : Lacan disant que l'analyste est à la place du mort ;

L'analysant est livré à un temps subjectif, à un temps tout affectif, qui est son temps singulier, tandis que l'analyste – cela va de soi dans cette définition – est hors de ce temps-là.

Ah ben je sais pas comment un sujet peut s'extraire de sa subjectivité, de sa singularité, de son affectivité, bref tout ce qui fait qu'il est devenu lui-même, cheminement par lequel il est devenu analyste. J'adore le « cela va de soi » : ça fait partie des points aveugles, de toutes ces choses qui ne sont jamais questionnées mais admises comme des faits.

L'analyste reste dans le temps objectif, dans le temps commun.

S'il fait ça il est clair qu'il n'est pas sur la même longueur d'onde que le sujet qu'il écoute. Il se met volontairement sur une parallèle qui ne le rencontre jamais.

C'est ce que lui prescrit le standard qui comporte que l'analyste soit celui qui dit, lorsque les 55 minutes, les 50, les 45, les 35, sont passées : « Le temps est passé », « Votre temps est échu ». Il n'est pas captif du temps subjectif de l'analysant. Il est, en quelque sorte, la voix de la montre. L'analyste ne vit pas du temps de l'analysant. Lui est coordonné au temps commun, auquel l'analysant est soustrait durant le laps de la séance.

Et voici venir la justification de la séance courte. Mais il y a mille manières de rejoindre la subjectivité de l'analysant, autrement qu'en lui coupant les ailes dès qu'il commence à prendre son envol ! et ceci en restant dans les limites de ce temps commun qui est nécessaire au bon déroulement de la succession des analysants dans le cabinet. Ramener la différence entre objectivité et subjectivité au seul temps de la séance est une ineptie, surtout lorsqu'on soutient par ailleurs, avec Lacan qu'"il n'y a pas de contre transfert", ou encore « il faut se méfier de

l'intersubjectivité », phrases par lesquelles l'analyste est renvoyé encore une fois à une objectivité dont la variabilité de la séance ne le fera pas sortir.

Il est dommage que ce texte ait été coupé en de nombreux endroits. Ces coupures ne sont pas de mon fait : j'ai trouvé le texte tel quel. Il est éclairant des dérives du lacanisme.

Richard Abibon

Mardi 7 avril 2020